

CHAPITRE 1

Allez, courage Alissia, encore un petit effort ! Pense à ce délicieux sorbet à la fraise que tu vas déguster les doigts de pieds en éventails à l'ombre des platanes !

Tout en déplaçant son cabas du caddie vers le coffre de sa voiture, Alissia s'encourage comme elle peut, tandis que des gouttes de sueur dégoulinent de son front luisant vers ses joues. La chaleur est étouffante. Il n'y a pas un souffle d'air. *C'est vraiment n'importe quoi de faire ses achats en plein midi ! s'en veut-elle. Regarde-moi ça, le parking est désert ! Il n'y a bien que moi pour avoir des idées pareilles ! Comme si les courses ne pouvaient attendre la fin de journée ! Enfin, ce qui est fait est fait... Je suis là, maintenant, tant pis pour moi ! Le point positif dans tout ça, c'est que me voilà débarrassée de cette corvée !*

Elle est sur le point de refermer son coffre, lorsque le silence mortel de cette journée caniculaire est soudain brisé par le son strident de sirènes hurlantes. Au même instant, la voilà happée vers le sol par une poigne de fer. Déséquilibrée, elle tombe en arrière de tout son poids et son dos heurte

violemment le macadam. Deux mains la relèvent aussitôt, puis la forcent à rester accroupie derrière sa voiture.

— Pas un mot, pas un geste. Si tu fais ce que je te dis, tout se passera bien, s'entend-elle ordonner d'une voix ferme. Tu sens cet objet dur dans ton dos ? C'est un flingue et je n'hésiterai pas à m'en servir, ok ?

Alissia est tétanisée, le visage livide, muette de stupeur.

La voix insiste. La main appuie plus fort l'arme entre ses omoplates, tandis que les sirènes continuent à hurler en approchant dans leur direction.

— Ok ?

— Oui... oui, d'accord.

— Bon, alors, relève-toi calmement, ferme ton coffre, ouvre la portière droite pour déposer ton sac à main sur le siège et laisse-là grande ouverte. Ensuite mets-toi au volant. Allez, vasy, vite !

Alissia obtempère sans discuter.

— Pas de geste brusque ! ordonne la voix. Aie l'air normal. Mais fissa !

Pendant ce temps, les sirènes se rapprochent de plus en plus. En se relevant, elle aperçoit quatre voitures de police qui arrivent dans leur direction, gyrophares allumés. Elles roulent au pas. En une fraction de seconde, Alissia comprend la

situation. L'homme que recherchent ces agents de police est présentement accroupi derrière sa voiture en train de pointer une arme sur elle. Elle ne se pose pas d'autres questions. Si ce type est recherché par la police, c'est qu'il est dangereux... elle obéit à la lettre à tout ce que l'homme lui ordonne de faire. Ferme son coffre. Contourne la voiture pour ouvrir sa portière droite et déposer son sac sur le siège. Puis s'installe au volant. Deux secondes plus tard, la voix lui parvient de nouveau, juste derrière elle. Elle jette un œil dans le rétroviseur mais ne voit personne. Le type est certainement allongé sur le tapis de sol à l'arrière.

— Maintenant tu ressors calmement de la voiture, tu vas fermer la portière et ensuite tu te remets au volant. Dépêche-toi !

Alissia s'exécute sans broncher. Les voitures de police sont maintenant presque à sa hauteur. Quand la première passe à côté d'elle, elle voit deux paires d'yeux la dévisager, puis inspecter du regard l'intérieur de son auto. Il suffirait qu'elle leur fasse un signe discret... oui mais le type derrière elle la menace d'une arme. Comme s'il avait le pouvoir de lire dans les pensées, l'homme l'avertit d'une voix ferme :

— J'te conseille pas de faire un seul signe aux flics, sinon ce jour sera ton dernier. Démarre !

Les mains tremblantes, Alissia obéit, tandis que les voitures passent une à une lentement à côté de la sienne.

— Ok, avance maintenant et sors du parking. Et aie l'air naturel, hein !

Le cœur battant à tout rompre, se demandant déjà comment va se terminer toute cette histoire, Alissia obtempère et quitte sa place de parking. Elle avance tout doucement vers l'allée centrale, se dirige vers la sortie et prend la direction habituelle.

— Tu habites où ?

— À cinq kilomètres d'ici, répond-elle d'une voix faible.

— Il y a quelqu'un chez toi ?

— Non.

Mais qu'est-ce qui m'a pris de lui répondre ça ? s'en veut-elle aussitôt. Quelle idiote ! Mais quelle idiote ! Maintenant il va vouloir qu'on aille chez moi.

— Tu vis seule ?

— Eh bien... non, en fait. Il n'y a personne chez moi pour le moment, mais il va revenir d'ici une petite heure, ment-elle en forçant l'intensité de sa voix.

— Ok, on y va. On va chez toi.

Raté ! Son mensonge n'a pas eu l'air de détourner l'homme de son projet. Il va sûrement vouloir se cacher un moment chez elle, le temps de trouver une solution. À moins qu'il n'ait dans

l'idée de les séquestrer, elle et la prétendue personne habitant avec elle. Car en réalité, Alissia vit bel et bien seule dans cette immense résidence secondaire prêtée par l'une de ses amies pour la période des vacances.

**

Après un peu plus d'un kilomètre, l'homme se relève et s'assied sur le siège arrière. Elle regarde dans le rétroviseur et peut alors mettre un visage sur la voix. Il est brun aux yeux bleus, de taille assez grande, les cheveux hirsutes et le front couvert de sang. Il la fixe intensément dans les yeux à travers le rétro, tandis qu'elle-même le regarde.

— C'est bon ? Tu m'as reconnu, ça y est ?

— Pardon ?

— Je disais : tu m'as reconnu ?

— Non... non, je ne vous connais pas...

— Tu ne regardes jamais la télé ?

— Pas souvent non...

— T'inquiète, tu vas être très vite renseignée.

Alissia réfléchit. Selon toute probabilité, son kidnappeur est connu des services de police. Mais elle-même n'a pas suivi l'actualité depuis plusieurs jours. Et ça ne lui manque d'ailleurs pas du tout ! Elle a en ce moment à sa disposition tout ce qu'il faut pour passer d'excellentes vacances et ne jamais s'ennuyer :

un immense jardin, une piscine et des dizaines de livres. Sans compter les nombreux sites avoisinants à visiter. Quand il fera moins chaud, bien sûr.

Après trois kilomètres sans autres paroles de la part de l'inconnu, elle regarde de nouveau dans le rétroviseur. L'homme ne la fixe plus. Sa nuque repose sur l'appuie-tête et ses yeux semblent vouloir se fermer tout seuls. *Encore quelques kilomètres et il s'endormira peut-être... Sa blessure au front est sûrement la cause de sa somnolence... Qu'est-ce que je fais ? Est-ce que je continue à rouler jusqu'à ce qu'il s'endorme ? Quand il sera complètement endormi, je n'aurai plus qu'à me garer sur le bas-côté, m'enfuir, puis prévenir la police pour qu'ils viennent le cueillir.*

— N'y pense même pas, entend-elle tout à coup.

Elle regarde dans le rétroviseur et là, voit l'homme les yeux grands ouverts, en train de brandir son téléphone à bout de bras.

— C'est moi qui l'ai, tu vois ? Et tant que je l'aurai à la main tu ne pourras prévenir personne. Capito ? Ça fait cinq kilomètres maintenant, on devrait déjà être arrivés.

Alissia n'en revient pas. *Ce type lit dans les pensées, c'est pas possible ! Je n'ai quand-même pas réfléchi à voix haute*

sans m'en rendre compte...

— On arrive bientôt, lui répond-elle. Je tourne à la prochaine à droite, puis je prends le sentier à gauche. Ensuite la maison est à cinq cent mètres.

— C'est ravitaillé par les corbeaux par ici, dis donc ! Ça fait bien trois kilomètres qu'on est au milieu de la forêt.

— C'est assez isolé, oui.

— Parfait !

Arrivés sur le sentier qui mène à la maison, ils se retrouvent cernés par des champs de tournesols qui s'étalent à perte de vue. À cette heure du midi, les fleurs réfléchissent intensément la lumière du soleil. Éblouie, Alissia chausse ses lunettes, qu'elle fait glisser de sa tête sur son nez. Jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, elle voit l'homme qui plisse les yeux, lui aussi incommodé par la lumière.

— Enlève-moi ces lunettes tout de suite ! lui ordonne-t-il d'une voix ferme.

— Pardon ?

— J'ai dit : enlève-moi ces lunettes. Je veux voir tes yeux.

— Mais je suis éblouie par le soleil, sans mes lunettes...

— De toute façon on est presque arrivés, tu peux bien t'en passer pour les quelques derniers mètres. Je veux être sûr que tu mijotes pas quelque chose, et si c'est le cas je le verrai dans

tes yeux.

Ce type est vraiment très bizarre...

Quelques minutes plus tard, ils parviennent à l'entrée de la propriété entièrement clôturée et fermée par une grille : « *Les Tournesols* » Alissia actionne le bip d'ouverture, avant de s'avancer dans l'allée.

L'homme émet un sifflement admiratif en découvrant l'immense villa.

— On n'se refuse rien ! commente-t-il.

— C'est pas chez moi. Une amie m'a prêté cette maison le temps des vacances.

— Une sacrée amie, ne la perds pas de vue, surtout !

Alissia n'en revient pas. Le type lui fait maintenant la conversation comme s'ils étaient amis ! Et puis alors, cette réflexion... De quoi je me mêle ? Elle se gare devant la maison, puis ouvre la portière pour descendre de voiture.

— Est-ce que je t'ai dit de descendre ? aboie l'homme immédiatement.

Alissia arrête son geste et referme la portière aussitôt.

— Ok...

— Tu es bien sûre qu'il n'y a personne dans la maison ?

— Oui j'en suis sûre, il n'y a personne.

— Attention à toi si je découvre que tu m’as menti. Allons-y.

Alissia ouvre de nouveau sa portière et descend de voiture en même temps que l’homme. Aussitôt sorti, il se place derrière elle et plaque de nouveau l’arme contre son dos.

— Avance lentement.

Elle obtempère. Arrivée sur le perron, elle sort les clés de son sac à main pour ouvrir la porte.

— Vous voyez bien, lui dit-elle, c’est fermé à clé.

— Tais-toi et avance.

Il la pousse légèrement pour la faire marcher plus vite. L’entrée dans le vestibule plongé dans la pénombre est un réel bienfait, après ces cinq kilomètres passés dans l’étouffante chaleur de la voiture.

— Ah ! Il fait meilleur ici ! s’exclame son kidnappeur.

Alissia ne répond pas, même si elle apprécie tout autant que lui cette fraîcheur bienfaisante. Elle se félicite d’avoir pensé à fermer tous les volets avant de partir.

L’homme entreprend d’inspecter toutes les pièces, son arme toujours collée dans le dos d’Alissia. Puis, après avoir constaté par lui-même que personne d’autre qu’eux ne se trouve dans la maison, il semble enfin se détendre. Les traits de son visage s’adoucissent, le voile sombre de ses yeux disparaît.

— Bon, je suppose qu'il y a des produits frais dans le coffre de ta voiture ? demande-t-il plus aimablement.

— Oui.

— Alors allons les chercher. Passe devant, je te suis. Et attention, hein, je t'ai à l'œil.

Alissia ne répond pas. Après la peur, c'est l'agacement qui commence à prendre possession d'elle. *Ça va, j'ai compris, tu m'as dans ton viseur !* s'énerve-t-elle intérieurement. *Si tu savais à quel point c'est isolé ici, tu arrêterais tout de suite de me harceler de tes menaces ! À part les lapins, je ne vois pas bien qui pourrait vouloir me venir en aide dans ce coin paumé !*

Elle ressort de la maison pour aller chercher ses cabas dans le coffre. Le type la suit à un mètre derrière, son arme pointée sur elle.

— Pff...n'importe quoi ! souffle-t-elle en secouant la tête.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Non, non, rien.

— Tu parles toute seule ?

— Oui, c'est ça, je parle toute seule, répond-elle, sur un ton agacé.

— On reprend du poil de la bête, on dirait ! On fait sa rebelle ?

— ...

— Je te rappelle que je tiens un flingue pointé sur ton joli dos.

— Ah ça, je ne risque pas de l'oublier, marmonne Alissia.

Elle ouvre son coffre et se penche pour attraper le premier sac.

— Attends, je vais t'aider.

L'homme fixe son arme à la ceinture de son pantalon, soulève les deux cabas en même temps, puis se place sur le côté pour laisser Alissia fermer le coffre.

— Vas-y, je te suis.

Mon kidnappeur aurait-il une âme de chevalier, à ses heures perdues ? ironise-t-elle en son for intérieur.

— Où est la cuisine, déjà ? demande-t-il en passant la porte.

— Par là, répond-elle en désignant une porte vitrée sur la droite.

Comme elle ne bouge pas, il lui dit :

— Eh bah vas-y, avance !

Alissia obéit, de plus en plus agacée. Étrangement, sa peur s'est envolée. Elle n'éprouve plus maintenant que de la hargne envers cet homme qui vient gâcher son deuxième jour de vacances en la retenant prisonnière dans sa propre maison ! Enfin... dans sa maison de prêt.

L'homme pose les sacs sur le plan de travail.

— Voilà, à toi de jouer maintenant.

Alissia lui lance un regard noir, puis avec des gestes saccadés trahissant sa mauvaise humeur, entreprend de vider les cabas. Elle range les victuailles dans le réfrigérateur et les placards, en faisant ostensiblement claquer les portes.

— Eh doucement ! Tu vas faire sauter les gonds ! fait l'homme avec un sourire amusé.

— Vous comptez rester longtemps chez moi ? lui répond-elle d'un ton sec.

— Aussi longtemps que nécessaire. On n'est pas bien là ?

— Vous savez, mon ami va arriver d'un instant à l'autre, ment-elle.

— Tss, tss, tss...personne ne va arriver et tu le sais aussi bien que moi. Tu me prends pour un bleu ? Je lis dans les yeux, rappelle-toi. Je sais toujours quand on me ment.

C'est là qu'Alissia devrait dire quelque chose, se montrer insistante, convaincante... mais elle se tait. Elle sent bien qu'avec cet homme c'est peine perdue. C'est visiblement un fin renard, ce type.

Il sourit en coin.

— Tu ferais mieux de nous préparer quelque chose à manger, j'ai une faim de loup !

Non mais je rêve ! fulmine-t-elle en son for intérieur. Il va falloir que je le nourrisse, en plus ?

— J'ai vu que tu as acheté des pâtes. Ça me va ça, des pâtes.

Alissia est rouge écarlate. Elle bout intérieurement.

— Avec une bonne petite sauce aux tomates fraîches. J'ai vu que tu en as acheté aussi, des tomates. Tu es bonne cuisinière, au moins ?

Mais qu'est-ce que c'est que cette réflexion machiste d'un autre temps ?

— Non, pas du tout ! Très mauvaise cuisinière ! siffle-t-elle entre ses dents serrées, de plus en plus énervée.

— Je ne te crois pas, fait-il avec un clin d'œil et une moue amusée. Allez, laisse tomber, je vais le faire moi-même.

Là-dessus il attrape le tablier qui pend sur le mur du placard, se le met autour du cou, puis demande aussitôt :

— Tu as des oignons et de l'ail quelque part ? Ah, et du basilic aussi.

Alissia en reste bouche bée. Cette situation est complètement surréaliste. Elle soupire.

— Oui, j'ai ça...

— Ok, alors, chère mademoiselle, auriez-vous l'extrême amabilité de me les donner ?

À l'instant où Alissia s'apprête à lui remettre les

condiments, elle le voit porter la main à son front, à l'endroit de la plaie sanguinolente, puis tituber légèrement. Mais il se reprend très vite, se redresse et se saisit des gousses d'ail et d'oignon.

— Vous comptez laisser dégouliner votre sang sur la sauce tomate ? Remarquez, ça ne se verra pas, puisque l'un et l'autre sont rouges, raille-t-elle.

L'homme la scrute quelques secondes avec surprise et amusement.

— Tu m'as l'air d'avoir un sacré caractère, toi. Alors comme ça je ne te fais plus peur ?

— Tout ce que je vois, moi, c'est quelqu'un qui est en train de me gâcher mes vacances, et ça c'est super énervant. Mais qui de toute manière ne va pas tarder à perdre connaissance, et ça c'est plutôt marrant. Alors non, je n'ai pas peur. J'attends mon heure, ajoute-t-elle d'un air frondeur, les bras croisés sur sa poitrine.

L'homme part d'un grand éclat de rire, puis reposant couteau, ail et oignons sur la table, ordonne à Alissia, tout en reprenant un ton tranchant :

— Ok, tu as raison. Tu vas me soigner ce front.

— Vous soigner ? Et puis quoi encore ? Vous n'avez qu'à le faire vous-même, il y a tout ce qu'il faut pour ça dans la boîte à

pharmacie.

— J’ai dit « soigne-moi », répète-t-il sèchement.

— Sinon quoi ?

Pour toute réponse il porte la main à son arme toujours fixée à sa ceinture.

— Pff... si vous aviez dû me tuer, ce serait déjà fait.

— Bon, ça suffit maintenant, s’énervé-t-il en sortant son pistolet et en le pointant sur elle. Conduis-moi à cette boîte à pharmacie !

— Ok, ok, pas la peine de s’énervé...

Elle le précède dans l’escalier qui mène au premier étage, puis à la salle de bain.

— Assieds-toi là et tiens-toi tranquille ! lui ordonne-t-il.

Ensuite il ouvre la boîte et commence à chercher de quoi se soigner. Il en sort un produit désinfectant, du coton, des compresses et une bande Velpeau. Il dépose le tout sur le rebord du lavabo, puis entreprend de soigner sa blessure. Au moment où il commence à tamponner la plaie, elle le voit tituber de nouveau. Il est blanc comme un linge et semble souffrir. Il se tourne vers elle et d’un regard aussi désarmé que désarmant, lui dit :

— Tu peux être contente, tu avais entièrement raison tout à l’heure, quand tu disais que je ne tarderais pas à tourner de

l'œil. J'ai bien l'impression que j'en prends le chemin, là. Si tu pouvais seulement dire aux flics qui viendront me cueillir que je ne t'ai fait aucun mal, ça m'arrangerait. Ils m'en ont déjà collé bien assez sur le dos.

Alissia fixe l'homme sans rien dire, complètement déstabilisée. Il est livide, ses yeux se ferment tout seuls. Il vacille de nouveau, se retient sans succès au rebord du lavabo. Il serait tombé de tout son long sur le carrelage si Alissia ne s'était postée derrière lui pour amortir sa chute.

CHAPITRE 2

À genoux et penché sur son kidnappeur maintenant allongé sur le carrelage, Alissia examine attentivement son visage tout blanc, dont le front saigne abondamment. Elle se relève prestement, se saisit d'un gant propre qu'elle enduit de savon désinfectant, puis entreprend de nettoyer correctement la plaie avant d'y appliquer une lotion antiseptique. La lésion n'est pas belle. Les chairs à vif sont tuméfiées et infestées de débris, principalement des brindilles et du gravier. Elles commencent déjà à se refermer sur une entaille profonde. C'est probablement en appuyant dessus que l'homme les a rouvertes, raison pour laquelle le sang s'est remis à couler. Du pus s'en échappe, ce qui n'est pas bon signe. Après avoir bien dégagé la plaie, elle nettoie soigneusement le reste du visage, tout aussi sale que le front. Tout en effectuant ces gestes de première urgence, Alissia se demande comment l'homme s'est fait cette blessure.

Tout en s'affairant à soigner la plaie, elle se fait à elle-même la leçon : *Mais qu'est-ce que tu fabriques, Alissia ? Tu es en train de porter secours à ton kidnappeur, là ! Un homme qui n'a pas hésité à te menacer d'une arme, puis à t'enlever !*

Pourquoi n'es-tu pas en train de téléphoner à la police, plutôt que de le soigner ? Eh bien... c'est peut-être parce que tu es infirmière, ma grande, lui répond aussitôt une autre voix – sûrement celle de sa conscience –, et que tout malfaiteur qu'il soit, quel qu'il soit, cet homme est mal en point. C'est ton devoir de lui porter secours. OK...en conclut-elle, fataliste, je téléphonerai à la police quand j'aurai terminé les soins.

Elle poursuit donc son travail avec ce professionnalisme qui ne lui a jamais fait défaut. Elle enduit tout d'abord la blessure d'une lotion antiseptique, puis la recouvre d'une compresse, qu'elle fait tenir avec une bande Velpeau dont elle entoure la tête. Pour terminer, elle glisse un coussin sous la nuque du blessé.

C'est juste après ce geste que l'homme ouvre tout doucement un œil, puis l'autre. Il tourne la tête sur le côté et voit Alissia qui le regarde. Il se relève péniblement, encore tout étourdi, puis une fois en position assise, tâtonne son front en se rendant compte que celui-ci est bandé.

— Apparemment, j'ai perdu connaissance... réussit-il à marmonner d'une voix pâteuse.

— C'est ça.

— Vous m'avez soigné ?

— Non, non. Ce bandage est apparu miraculeusement sur votre front.

L'homme sourit légèrement.

— Il me reste combien de temps avant que la police n'arrive ?

— Je ne l'ai pas appelée.

Il lève un sourcil interrogateur.

— J'allais le faire, mais vous ne m'en avez pas laissé le temps. Vous vous êtes réveillé avant.

L'homme la scrute pendant plusieurs secondes, puis lui dit :

— Merci. Tu aurais pu les appeler au lieu de me soigner. Pourquoi m'as-tu soigné ?

— Pur réflexe. Je suis infirmière.

Avec visiblement beaucoup de difficulté, l'homme se remet lentement debout.

— Et maintenant ? On fait quoi ? demande-t-il.

C'est au tour d'Alissia de scruter l'homme sans rien dire. Puis elle s'exclame, retrouvant la vigueur de son tempérament :

— Mais j'en sais rien, moi ! C'est vous qui tenez le flingue ! Comme une idiote, je n'ai même pas eu la présence d'esprit de vous le prendre.

L'homme sourit sans rien dire. Alissia poursuit :

— Mais ne vous faite pas d'illusions, hein, à la première occasion je les appelle !

— Parce que tu crois que je t'en laisserai l'occasion ? Merci encore de m'avoir soigné, tu n'étais pas obligée. Mais une chose est sûre, c'est que je ne retournerai pas en tôle, donc tiens-toi à carreau.

Ainsi ce type sort de prison... Charmant... Mais qu'est-ce qui m'a pris de le soigner ? Franchement... Si j'avais appelé la police, à l'heure qu'il est je serais débarrassée de lui, ils l'auraient conduit à l'hôpital et basta ! J'en tiens vraiment une sacrée couche !

— Bon, on se les cuisine, ces pâtes à la sauce tomate ? fait l'homme sur un ton léger, comme si de rien n'était. Comme s'ils étaient en train de vivre une banale scène de la vie ordinaire ! Alissia en reste bouche-bée.

— Allez, on y va, insiste-t-il, je meurs de faim, moi ! Ça fait deux jours que j'ai rien mangé.

Alissia précède l'homme dans l'escalier, puis dans le couloir qui mène à la cuisine. Une fois qu'ils sont arrivés, l'homme lui demande de s'asseoir à la table en face de lui pour l'avoir dans son champ de vision tout le temps où il préparera le repas. Puis, tout en sifflotant gaiement, il se saisit d'une casserole et s'attèle à sa préparation culinaire. Alissia se sent de plus en

plus désorientée face à l'absurdité de la situation. Si quelqu'un entrerait dans la pièce à ce moment là, il penserait à tout sauf à une scène de séquestration !

L'homme est sur le point de donner la dernière touche à sa sauce en ajoutant le basilic, lorsque retentit la sonnette de l'interphone. Il relève immédiatement la tête et interroge Alissia du regard.

— À part ça tu n'as pas appelé les flics !

— Mais non ! Non ! Je ne les ai pas appelés, ça ne peut pas être eux.

L'homme la scrute au fond des yeux. *Ça a l'air d'être vrai qu'il lit dans le regard*, pense Alissia. *Alors il va bien voir que je ne mens pas.*

— OK, va voir qui c'est, lui ordonne-t-il. Allez, vas-y, je te suis.

Alissia se dirige vers l'entrée, appuie sur le bouton du visiophone et s'enquiert de l'identité du visiteur qui apparaît à l'écran, le visage à moitié masqué par une capuche.

— J'ai un paquet à remettre à Madame Grimeaux.

Alissia relâche le bouton et renseigne son ravisseur :

— Clarisse Grimeaux est mon amie, la propriétaire de la maison.

— OK, ouvre la grille au type et dis-lui de venir à la porte. Je te préviens, je serai juste derrière, en train de te viser. Ne t'avise pas de dire un seul mot ni de faire un seul geste suspect. C'est pas parce que tu m'as soigné que j'aurai pitié de toi, tu piges ?

— Oui, ça va, j'ai compris, répond Alissia sur un ton agacé. *Vivement que toute cette histoire se termine, tu parles de vacances !*

Elle appuie de nouveau sur le bouton du visiophone. Demande au livreur d'avancer jusqu'à l'entrée. Actionne le bip d'ouverture de la grille. Quelques secondes plus tard, le livreur sonne à la porte. Elle a à peine le temps d'ouvrir qu'elle reçoit un coup de poing sur le nez et une salve d'injures, tandis que le type pousse la porte d'un violent coup d'épaule. Sans se rendre compte de ce qui lui arrive, Alissia se retrouve au sol, à moitié sonnée, un inconnu au faciès de Frankenstein penché au-dessus d'elle, le pantalon baissé. Avant même qu'elle n'ait le temps de réaliser la situation, son violeur présumé se retrouve lui-même les quatre fers en l'air, après avoir reçu une volée de coups de poings dont il va probablement se rappeler jusqu'à la fin de ses jours. Alissia est terrorisée. Tout à coup, tout se mélange dans sa tête. *Mais qu'est-ce qui est en train de m'arriver, aujourd'hui ?* se demande-t-elle. *Après avoir été kidnappée par*

un repris de justice, voilà que je viens d'échapper à un violeur !

Elle suit la scène, tétanisée, les yeux agrandis de stupeur. Elle sent le sang qui coule de son nez. C'est qu'il n'y est pas allé de main morte, le type ! Des coups violents et continus pleuvent sur son agresseur. Sous l'effet de la surprise, son assaillant n'a même pas eu le réflexe de se défendre, et sa situation présente ne l'aide guère à présent, entravé qu'il est par son pantalon baissé. Quand le kidnappeur d'Alissia juge sans doute qu'il s'est suffisamment défoulé sur le maniaque sexuel, il relève ce dernier par le col de sa chemise, le traîne sans ménagement jusqu'à l'extérieur, puis l'envoie rouler à terre d'un violent coup de pied en lui criant :

— Casse-toi ! J'veux plus te revoir ici ou la prochaine fois j'te bute ! Capito ?

Sans demander son reste, le pervers remonte vivement son pantalon, puis s'enfuit à toute jambe en le tenant à deux mains.

Aussitôt après avoir refermé la grille, le kidnappeur-sauveur d'Alissia se penche sur elle. Elle est toute tremblante et paralysée par la peur, n'a pas encore trouvé la force de se relever.

— Ça va ? s'enquiert-il d'une voix douce.

— Oui... ça va...

— Montre-moi ça, fait-il en lui soulevant le menton. Allez, viens, on va te soigner, ajoute-t-il tout en l'aidant à se relever.

Puis il la conduit au salon et la fait asseoir sur un fauteuil.
— Penche la tête en arrière et appuie ça sur ton nez, lui ordonne-t-il après être allé chercher un torchon à la cuisine. Je reviens.

Après quelques minutes, il s'approche avec la boîte à pharmacie. Il s'accroupit devant elle et commence à tamponner son nez blessé avec un coton imbibé de désinfectant, puis introduit un petit morceau de gaze dans chacune de ses narines et pour finir lui demande de maintenir un torchon rempli de glaçons en appui sur son nez.

— Garde bien la tête penchée en arrière, surtout. T'inquiète pas, tout va bien. Repose-toi. Appelle-moi si tu as besoin de moi, OK ? Je suis juste là, ajoute-t-il en désignant le coin cuisine. Je vais voir si les pâtes sont cuites et surveiller la sauce.

Encore sonnée par ce qui vient de lui arriver, Alissia se laisse bercer par les paroles réconfortantes de son ravisseur. *C'est un comble !* se dit-elle en réalisant la situation. *Je le trouverais presque sympathique, ce type, maintenant ! Allez reprends-toi, ma grande !*

Après quelques minutes, l'homme revient, une spatule à la main.

— Comment tu te sens ?

— Ça va mieux, merci.

— Tu le connais, ce mec ?

— Non, je ne l'ai jamais vu de ma vie. Et j'aimerais bien savoir comment il savait que je vis seule ici. Il devait bien être au courant, pour forcer ma porte comme ça !

— Il a dû te suivre sans que tu l'aies remarqué.

— Mais quand ? Je ne suis là que depuis hier. Je suis juste allée me promener autour de la propriété, hier en fin de soirée, et aujourd'hui, je suis revenue ici avec vous.

— Bah tu sais, pour ce genre de malade, une fois suffit. Les détraqués sexuels agissent sous le coup d'une impulsion. Il a dû te suivre hier, te surveiller et remarquer que tu vis seule dans la maison. Mais t'inquiète, avec la volée qu'il s'est pris, il n'est pas prêt de revenir !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. À moins qu'il soit le roi des *maso*, évidemment... Mais ça m'étonnerait. Ces malades adorent faire souffrir mais détestent qu'on leur rende la pareille, ajoutez-il avec un sourire.

— Merci... si vous n'aviez pas été là...

— Allez, n’y pense plus. Les pâtes doivent être presque prêtes, maintenant. On va se faire un bon petit gueuleton pour oublier tout ça. Il y a du vin quelque part ?

— Oui, à la cave. Mon amie a quelques bons crus. Pour l’instant je n’ai touché à aucun d’eux, mais elle m’a dit que je pouvais me servir.

— Mais c’est parfait ça !

— Je vais aller chercher une bouteille, ajoute-t-elle en se levant.

— Bouge pas, j’y vais. Tu ne vas pas en profiter pour appeler les flics, hein ? Attends au moins qu’on ait mangé, fait-il avec un clin d’œil.

— Non, je ne vais pas téléphoner à la police, lui répond-elle, un léger sourire étirant ses lèvres fines.

Comment aurais-je le cœur de dénoncer cet homme à la police après ce qu’il vient de faire pour moi ? Alors qu’il vient de me sauver des griffes d’un violeur et peut-être même d’un tueur, se dit-elle. Sans lui, je serais peut-être morte à l’heure qu’il est. Je suis certainement en train de faire une énorme bêtise, mais je ne peux pas le dénoncer, je ne peux pas...D’ailleurs, il n’a pas l’air si méchant que ça, finalement. Je me demande ce qu’il a bien pu faire pour se retrouver en prison...

— Ça y est ! Je l'ai ! s'écrie l'homme de retour de la cave, en brandissant fièrement une bouteille de vin rouge à bout de bras. On n'a plus qu'à passer à table, c'est prêt ! Tu viens ?

Alissia se lève du fauteuil pour le rejoindre à table.

— Vas-y, assieds-toi et sers-toi copieusement. Tu m'en diras des nouvelles.

Alissia prend une cuillère de pâtes dans le plat.

— Tu ne prends que ça ? Tu ne vas pas t'étouffer avec ! C'est un sacrilège ! *La mia buona pasta italiana !¹* Vas-y, prends-en plus !

— Je n'ai pas très faim... cette histoire m'a coupé l'appétit...

— Raison de plus pour te resservir. Il ne faut jamais rester sur une note négative et là, crois-moi, tu vas tomber à la renverse, assure-t-il d'une voix forte tout en parlant avec les mains.

Ce type doit être italien, pense-t-elle avec amusement.

— Goûte, au moins ! L'appétit vient en mangeant, tu le sais bien !

Il faut reconnaître que ces pâtes sont très appétissantes, se dit-elle, elles sentent rudement bon !

¹ Mes bonnes pâtes à l'italienne

Dès la première bouchée de macaronis, elle doit admettre que son kidnappeur a raison d'être aussi satisfait de lui-même. Elle n'a jamais goûté de pâtes aussi succulentes.

— Alors ? Ton verdict ? lui demande-t-il aussitôt, l'œil pétillant.

— C'est très bon. C'est même délicieux.

— Ah, tu vois ? Fais-moi plaisir, reprends-en.

— Mais attendez, enfin... je viens à peine de commencer à manger.

— Tu sais, ça devient un peu ridicule.

— Quoi ? Que je ne veuille pas me goinfrer de votre divin plat ?

— Non, que tu continues à me vouvoyer, alors que moi je te tutoie.

— Ah bon ? Alors comme ça nous sommes amis, maintenant ? Petit rappel des faits : vous m'avez séquestrée après m'avoir braquée.

— Oui mais ensuite je t'ai sauvé la vie.

— C'est pas faux...

— Et puis tu ne m'as pas dénoncé.

— C'est pas la meilleure chose que j'ai faite de ma vie, mais c'est vrai aussi.

— Alors ?

— OK, on se tutoie. Je peux te poser une question ?

— Je t'en prie, vas-y.

— Qu'est-ce que tu as fait pour aller en prison ?

— Attends les infos à la télé et tu vas le savoir.

— J'aimerais l'entendre de ta bouche.

— Attends les infos. Tu écouteras ce que les médias disent de moi et après je te donnerai *ma* version. Ce sera à toi ensuite de te faire ta propre opinion. D'accord ?

— D'accord. Tu ne me laisses pas le choix, de toute façon. Mais t'es au courant qu'il existe des chaînes d'infos qui diffusent les gros titres en boucle toute la journée ? Pourquoi on devrait attendre le journal de 20 heures ?

— Comme tu veux. Mais si ça ne te dérange pas trop, avant j'aimerais bien finir mon plat tranquillement.

— OK.

— À notre rencontre ! fait-il tout à coup en tendant son verre de vin vers Alissia.

Après un instant d'hésitation, elle finit par prendre le sien pour trinquer avec lui.

— Dis-moi... c'est quand même bizarre d'être venue t'enterrer ici pour tes vacances. T'avais pas plus paumé encore, comme patelin ? Tu dois t'éclater le soir, au milieu des champs de tournesols !

— J'aime la nature et j'avais besoin de solitude, c'est précisément pour ça que je suis ici, répond-elle aussitôt comme pour se justifier. Si j'avais voulu m'éclater, comme tu dis, je me serais payé un séjour à Ibiza, j'en ai les moyens.

— Ça, question solitude, tu es servie. Mais c'est à double-tranchant de choisir un lieu isolé comme ça, t'es pas d'accord ?

— Tu fais allusion au malade de tout à l'heure, je suppose ?

— Entre autres. Avoue que si j'avais pas été là, ta retraite en solitaire se serait terminée par un drame.

— Je ne peux pas te donner tort... C'est quand-même grave cette époque où on ne peut pas se promener seul ou faire du jogging sans se faire agresser par un maniaque pervers ! s'énerve-t-elle toute seule.

— Allez, n'y pense plus, ça ne sert à rien.

— ...

— Tout ça ne me dit pas pourquoi tu as choisi de t'isoler pour tes vacances.

— Je te l'ai dit, j'aime la nature.

— Tu es bien sûr que c'est la seule raison ? Tu n'aurais pas préféré les passer avec des amis ? Un petit ami ? Tu n'as pas de petit ami ?

— Non mais c'est quoi ces questions ? Ça ne te regarde pas !

— OK, comme tu voudras. J'arrête avec mes questions.

Après tout, tu fais ce que tu veux.

— Merci !

— ...

— J'avais un amoureux...mais il a trouvé ma meilleure amie plus à son goût...Je les ai surpris tous les deux dans les bras l'un de l'autre. On a rompu il y a quinze jours.

— Désolé...

— C'est rien, tu ne pouvais pas savoir.

— Et donc, pour l'oublier, t'as rien trouvé de mieux que d'admirer toute la journée les tournesols et méditer en silence pour chasser tes idées noires...

Alissia se retient d'éclater de rire.

— J'admets que c'était peut-être pas une très bonne idée, finalement...

— C'est toi qui en as eu l'idée ou c'est cette amie qui t'a prêté sa villa ?

— C'est moi. Elle, elle me disait aussi que j'allais m'ennuyer, toute seule ici. Que je ferais mieux de choisir une station balnéaire espagnole ou un autre truc dans le genre. Un endroit où on peut danser, rire et s'amuser.

— Elle n'a pas tort. Et pourquoi elle n'est pas venue ici avec toi, au moins ?

— Elle ne pouvait pas. C'est mon binôme. Elle est infirmière comme moi et on tourne à deux dans le service.

— Elle est infirmière aussi ? Bah dis donc, ça gagne bien une infirmière apparemment, pour pouvoir se payer une baraque dans ce genre là !

— Son mari est chirurgien. Un grand chirurgien.

— Ah d'accord, je comprends mieux. En même temps, c'est vrai qu'on n'est pas mal ici. La maison est spacieuse, on peut piquer une tête dans la piscine... T'auras juste à faire une croix sur la fête.

— Bon ça va, n'en rajoute pas.

— Mais je suis sincère ! Et puis... on peut dire que pour le moment t'as pas eu le temps de t'ennuyer... grâce à moi !

Alissia ne peut s'empêcher de sourire.

— Tu comptes rester combien de temps ?

— Je te l'ai dit, le temps qu'il faudra. Au moins le temps que les flics du coin arrêtent de me chercher et qu'ils lèvent les barrages en pensant que je suis déjà loin. À moins bien sûr que tu trouves le moyen de me dénoncer...

— Tu te rends compte que si je ne le fais pas je deviens ta complice ?

— Tu pourras toujours dire que je t'ai séquestrée. Ce qui est vrai, d'ailleurs, au moins jusqu'à maintenant.

— ...

— Allez... t'en fais pas, vas, je ne vais pas m'éterniser ici, de toute façon. Bon, si on se les mettait ces infos ?

Alissia est de plus en plus étonnée par les réactions inattendues de son ravisseur. Là, à l'instant, il vient de lui proposer de regarder les infos sur un ton badin, comme s'il trouvait ça divertissant.

— Où est la télécommande ? demande-t-il quelques secondes plus tard, voyant qu'Alissia ne relève pas.

— Sur la table du salon.

— OK.

L'homme se lève aussitôt, se dirige vers le salon, se saisit de la télécommande et commence à chercher la chaîne d'infos. Alissia le rejoint.

Quelques minutes plus tard, elle sait tout ou presque sur l'identité de l'homme debout devant elle en train de scruter le gigantesque téléviseur mural, les sourcils froncés, tandis que son portrait apparaît toutes les cinq secondes à l'écran.

« Aldo Rimini est toujours en cavale et recherché par toutes les polices de France et Interpol. La dernière fois qu'il a été vu, il essayait d'échapper aux forces de l'ordre à Ussac, en Corrèze. Personne ne sait s'il s'y trouve encore ou s'il a réussi à échapper aux barrages de police, mais il est fort probable

que ce soit le cas, puisque qu'il a déjà démontré ses étonnantes performances en la matière. Rappelons en effet qu'il s'est échappé lundi de la prison des Baumettes et que trois jours plus tard il se trouve à plus de six cents kilomètres de Paris, après avoir déjoué tous les contrôles de police et sans avoir laissé aucune trace de lui nulle part. Du moins jusqu'à ce midi, aux abords d'un supermarché. Les forces de police sont sur des charbons ardents, car Aldo Rimini est un homme très dangereux. Arrêté en 2014 pour meurtre et trafic de drogue, l'individu purgeait une peine de prison de vingt-cinq ans. Sa photo est diffusée dans tous les commissariats, gendarmeries et lieux publics. Il est demandé aux habitants de prévenir immédiatement le poste de police ou de gendarmerie le plus proche si jamais ils aperçoivent cet homme. »

Juste après ces derniers mots et avant la nouvelle suivante, l'homme éteint la télécommande.

— Voilà, tu sais tout maintenant, dit-il tranquillement à Alissia. Alors, mes exploits te reviennent ?

— Euh...vaguement, oui... c'est loin tout ça...

— C'est loin, oui, comme tu dis. Déjà quatre ans que je pourris en prison pour quelque chose que je n'ai pas fait ! dit l'homme d'un ton soudain beaucoup plus agressif.

— Tu veux dire que tu n'as tué personne ?

— Exactement ! Je n'ai tué personne ! Pas plus que je n'ai touché à la drogue. Ni en tant que dealer ni en tant que consommateur, d'ailleurs.

Alissia scrute attentivement l'homme qui lui fait face. Il a l'air sincère. Son regard l'est. Son ton outragé aussi. Pour quelle raison lui mentirait-il ? Qu'est-ce que ça pourrait lui rapporter ? Elle n'est ni policière, ni gendarme, ni avocate, ni juge. Elle n'est qu'une simple citoyenne en vacances qui s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment en croisant la route d'un évadé de prison qui aurait eu dix fois le temps de la tuer, mais qui ne l'a pas fait.

— Qu'est-ce qui s'est réellement passé ? Pourquoi t'es-tu retrouvé dans cette situation ? se décide-t-elle à lui demander.

— Asseyons-nous d'abord, d'accord ? Ça risque de me prendre un certain temps, c'est compliqué...

Alissia prend place sur le canapé, et Aldo sur le fauteuil en face. Au moment où il va commencer à parler, la jeune femme l'interrompt et se lève prestement :

— Attends... ta plaie se remet à saigner, lui annonce-t-elle en voyant la bande Velpeau se tacher de rouge. Laisse-moi voir.

Elle s'approche de lui, se baisse pour être à sa hauteur et fronce les sourcils en constatant de plus près qu'il s'agit en fait d'un écoulement de pus taché de sang.

— Je vais devoir refaire le pansement. Allonge-toi, ce sera plus pratique.

— OK, répond-il simplement tout en s'exécutant.

Avec des gestes précis, Alissia déroule la bande, puis soulève délicatement la compresse qui adhère à la plaie purulente. De nouveau elle fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Aldo.

— Il y a que ta plaie n'est pas belle à voir. Elle est infectée. Et en plus, tu as de la fièvre. Normalement, je devrais te conduire à l'hôpital.

— Hors de question. Tu es infirmière, oui ou non ? Tu dois savoir quoi faire avec ça.

— Avec ça, comme tu dis, on conseille au patient de se rendre aux urgences. Tu sais que tu risques une septicémie, là ?

— J'men fous ! Je préfère encore mourir d'une septicémie que de retourner en tôle.

— Si tu restes comme ça, c'est bien ce qui risque te t'arriver. Il te faudrait un bon antibiotique. J'ai des seringues mais pas le produit. Je peux aller en acheter un à la pharmacie. Si la pharmacienne veut bien m'en délivrer un sans

ordonnance, évidemment. Avec ma carte d'infirmière elle acceptera sûrement de me dépanner.

Aldo scrute Alissia au fond des yeux sans dire un mot.

— Si j'avais voulu te livrer aux flics je l'aurais déjà fait, tu ne crois pas ? lui dit-elle en devinant sa pensée.

— OK, va à la pharmacie.

— Très bien, mais avant je vais refaire ton pansement.

Sur ces mots, elle prend une nouvelle compresse, l'enduit de produit antiseptique et commence à tamponner délicatement la plaie pour dégager le pus.

— Quand et comment t'es-tu fait ça ? lui demande-t-elle tout en le soignant, reprenant du même coup ses réflexes professionnels en faisant parler son malade pour qu'il oublie les soins.

— Il y a deux jours. Je suis tombé dans les graviers d'une route qui venait d'être refaite, puis j'ai rebondi dans un fossé et là mon front a heurté une pierre. J'avais les flics aux trousses.

— Ça fait deux jours que tu te balades dans la nature avec cette plaie au front ?

— Tu voulais que je fasse quoi ? Je t'ai dit que je ne veux pas retourner en tôle.

— Attends, je vais aller chercher une autre bande, celle-là est souillée.

Aussitôt Alissia se dirige vers l'escalier pour se rendre à la salle de bain du haut. Tout en gravissant prestement les marches, elle réfléchit. La situation commence à devenir critique. Si cet homme ne reçoit pas rapidement des soins appropriés, il risque une infection généralisée. Elle ne lui a rien dit, mais il faut bien se rendre à l'évidence : sa plaie s'est étendue. Elle a également noté la présence de ganglions, ce qui n'est pas bon signe du tout. *Espérons que je pourrai obtenir cet antibiotique*, se dit-elle. Tout en se faisant cette réflexion, elle se souvient subitement de quelque chose. Dans sa trousse d'infirmière elle a une ordonnance comportant le cachet d'un médecin, ainsi que sa signature. Le docteur en question le lui avait donné un jour qu'il était pressé et qu'elle en avait eu besoin pour les soins à donner à une malade à domicile. Il suffirait qu'elle ajoute le nom d'un antibiotique sur la feuille... De cette manière, elle n'aurait aucune explication à donner au pharmacien. *Oui mais quel antibiotique ?* se dit-elle. *Il y en a des tas ! Réfléchis, essaie de te souvenir d'un cas de patient dont la plaie s'est infectée.* Tout en redescendant l'escalier, Alissia cherche dans ses souvenirs. « *Ça y est ! s'exclame-t-elle tout à coup* », si fort qu'Aldo l'entend d'en bas.

— Qu'est-ce que tu dis ? lui répond-il.

— Non, non, rien, je t'expliquerai !

De retour à ses côtés, elle lui dit en souriant :

— J'ai l'habitude de réfléchir tout haut.

— Pas étonnant ! Toute seule dans cette grande maison au milieu de nulle part, tu es bien obligée de parler avec toi-même ! lui répond-il, taquin.

— Bon, j'aimerais bien discuter tranquillement avec toi, mais il faut que j'y aille, là. Il n'y a pas de temps à perdre.

— C'est si grave que ça ?

— Disons que c'est sérieux. Je dois te faire une injection le plus vite possible.

Sur ces mots, elle se saisit de son sac à main posé sur une chaise et sort en courant de la maison.



À 14h30 tapantes, heure d'ouverture de la pharmacie, elle pénètre dans l'officine climatisée. Même si Alissia est une écologiste convaincue, elle doit bien reconnaître qu'en ces circonstances caniculaires, cette fraîcheur artificielle est tout de même bienvenue. Il n'y a aucun autre client qu'elle dans le magasin, ce qui n'est guère étonnant. Tout le monde reste cloîtré chez soi, assis ou allongé toute la journée à s'asperger d'eau avec un brumisateur, à s'éterniser sous la douche ou, pour les plus veinards, à tremper dans l'eau d'une piscine.

— Bonjour Madame, que puis-je pour vous ? s'enquiert aimablement la pharmacienne en blouse blanche.

— Bonjour Madame, répond Alissia tout aussi poliment en lui tendant son ordonnance et en même temps sa carte d'infirmière.

Elle a le cœur qui bat à cent à l'heure. Elle essaie de se convaincre elle-même qu'elle n'a aucune raison d'être aussi nerveuse, que la pharmacienne n'a aucun moyen de savoir que l'ordonnance est fausse, rien n'y fait. Elle a l'impression que tout le monde peut lire la peur sur son visage. Mais la pharmacienne ne remarque évidemment rien du tout, le nez toujours plongé sur la feuille. Après avoir déchiffré l'ordonnance que pour une fois elle doit trouver très lisible – *c'est ça que j'aurais dû faire pour que ça ait l'air plus vrai*, se dit Alissia avec une pointe d'ironie, *noter des hiéroglyphes sur la feuille, comme tout bon médecin qui se respecte* –

Quelques minutes plus tard, la pharmacienne revient avec plusieurs boîtes : l'antibiotique à administrer par intraveineuse, des compresses, deux flacons de désinfectant et plusieurs bandes Velpeau.

— Pour l'antibiotique je vous ai mis le générique, fait-elle remarquer. De toute façon, le produit indiqué sur l'ordonnance

est en rupture de stock, ajoute-t-elle comme pour mieux dissuader Alissia de réclamer l'original.

— Ça ira très bien, répond cette dernière en souriant et en forçant l'intensité de sa voix pour cacher son trouble.

— J'aurais besoin d'une carte vitale.

— Oh je suis désolée... j'ai complètement oublié de la prendre. Puis-je la déposer un peu plus tard ? Les soins sont assez urgents...sinon, je peux vous régler et me faire rembourser plus tard par le patient, ce n'est pas un problème.

La pharmacienne est maintenant en train de la scruter attentivement. Cela ne dure que quelques secondes, avant qu'elle ne déclare :

— D'accord, repassez tout à l'heure.

— Merci beaucoup, Madame, à plus tard.

Après avoir rempli un sachet avec les médicaments, la pharmacienne tend le tout à Alissia avec un sourire, laquelle remercie poliment avant de ressortir de l'officine, le cœur battant toujours aussi fort.

Tu es vraiment ridicule de t'inquiéter comme ça, se gronde-t-elle, comment veux-tu que cette pharmacienne devine quoi que ce soit ? Pour elle tu es une cliente ordinaire, une infirmière venue chercher de quoi soigner l'un de ses patients,

*voilà tout ! Personne ne connaît ton identité dans ce village.
Allez, trêve d'inquiétude, il faut que tu te dépêches d'aller
soigner cet homme, maintenant.*